

rique. Aujourd'hui, des sociétés savantes dispersées dans tout le pays, de riches bibliothèques, des littérateurs brillants soit dans la langue de Shakespeare, soit dans celle de Bossuet; à cette époque (1824) nulle société littéraire, deux ou trois bibliothèques publiques composées de quelques milliers de volumes; à peine quelques littérateurs, entre autres Smith, Bouchette et Christie, qui ont laissé des œuvres de mérite. A part cela, apparaissent de rares brochures politiques sous le voile de l'anonyme, quelques écrits littéraires ou historiques publiés dans les revues et les journaux politiques.

Rien d'étonnant de voir aussi peu de personnes s'occuper de sciences et d'histoire, lorsqu'il n'y avait presque pas d'encouragement, lorsque les bibliothèques et les centres d'étude manquaient. Le Canada était encore dans l'enfance, et les intérêts matériels captivaient particulièrement les esprits.

Cependant la prospérité croissante de la province et l'augmentation rapide de la population allaient bientôt créer des besoins et des goûts nouveaux. Le Canada devait subir les transformations communes à tout peuple appelé à de hautes destinées, avoir ses sociétés littéraires, ses savants, ses poètes. Pour cela, il fallait préparer les voies, créer un mouvement littéraire.

C'est ce que comprirent les fondateurs de notre société. Ils prévirent quelle somme de bien pouvait produire une institution destinée à développer le bon goût, à faire aimer les études sérieuses.

Transportons-nous à la fin de l'année 1823. A l'appel de Lord Dalhousie, gouverneur du Canada, quelques citoyens éclairés se réunirent au Château St Louis, où le gouverneur lui-même leur exposa les avantages d'une Société Littéraire et Historique. Son plan fut accueilli avec le